

geois, et en particulier parmi les partis social-démocrates.

Si jamais il était besoin de prouver qu'il n'existe pas de divisions importantes entre les partis bourgeois (ici il s'agit également des partis social-démocrates), en face des ouvriers dans la révolution, le putsch de Kapp fournirait cette preuve. Les Kappistes se gardèrent bien de châtier, de tuer ou d'emprisonner les démocrates, les centristes et les social-démocrates. Et quand ceux-ci revinrent au pouvoir, ils s'abstinrent soigneusement de châtier, de tuer ou d'emprisonner les Kappistes. Mais les deux partis rivalisèrent d'ardeur à tuer les communistes.

Le communisme alors était encore trop faible, c'est pourquoi ils n'organisèrent pas une dictature **commune**. La prochaine fois, quand le communisme sera plus fort, ils organiseront une dictature commune.

C'était et c'est toujours à vous, camarade, de démontrer comment les communistes auraient dû utiliser alors les divisions (?) au parlement :

— naturellement, de façon à ce que ce soit à l'avantage des ouvriers. C'était votre devoir d'indiquer ce que les députés communistes auraient dû dire pour montrer cette division aux ouvriers et pour l'utiliser ; naturellement, de façon à ce que les partis bourgeois n'en soient pas fortifiés. Vous ne le pouvez pas, parce qu'il n'y a aucune division sérieuse entre ces partis **dans la révolution**. Or, c'est de **celà** que nous parlons. Et c'était votre devoir de démontrer que, s'il se produisait dans des cas particuliers de telles divisions, il était plus avantageux d'attirer l'attention des ouvriers

la-dessus, que de l'attirer sur la tendance générale à l'union sacrée.

C'était et c'est toujours votre tâche, camarade, avant de nous diriger, nous autres en Ouest-Europe, de montrer où sont ces « divisions » en Angleterre, en Europe occidentale.

Cela non plus, vous ne le pouvez pas. Vous parlez d'une « division » entre Churchill, Lloyd George et Asquith, que les ouvriers devraient utiliser. Ceci est tout-à-fait pitoyable. Je ne veux pas même en parler avec vous. Car chacun sait que, depuis que le prolétariat industriel a quelque puissance en Angleterre, les « divisions » de ce genre ont été et sont journellement provoquées par l'artifice des partis bourgeois et des chefs, pour tromper les ouvriers, pour les attirer d'un côté à l'autre et réciproquement, à l'infini, en les maintenant ainsi éternellement faibles et dépendants. Dans ce but, ils font entrer quelquefois même deux adversaires (?) dans le même gouvernement. Lloyd George et Churchill. Et le camarade Lénine se laisse prendre dans cette trappe presque centenaire ! Il veut persuader aux ouvriers anglais de baser leur tactique sur cette tromperie ! Au temps de la révolution !... Mais demain les Churchill, Asquith et Lloyd George s'uniront contre la révolution et alors vous, camarade, vous aurez trompé et affaibli le prolétariat anglais avec une illusion. Vous aviez le devoir, camarade, de démontrer, non pas un langage général, magnifique et brillant — comme vous le faites dans tout votre dernier chapitre (par exemple page 2), mais exactement, concrètement, par des exemples, des faits très détaillés et très clairs, quels sont au bout du compte les conflits et les



différends — non pas russes, ni insignifiants ou artificiels ... mais réels, importants, ouest-européens — Cela, vous ne le faites nulle part dans votre brochure. Aussi longtemps que vous ne nous donnerez pas ces preuves, nous ne vous croyons pas. Quand vous les donnerez, nous vous répondrons. Jusque là nous vous disons : Ce sont de pures illusions, qui ne servent qu'à tromper les ouvriers et à les mener à une tactique fausse. La vérité est, camarade, que vous mettez à tort la révolution ouest-européenne et la révolution russe sur le même plan. Et en favorisant quoi ? En oubliant qu'il existe dans les Etats modernes, c'est-à-dire ouest-européens (et nord-américains), une puissance qui est au-dessus des différentes catégories de capitalistes — propriétaires fonciers, industriels et commerçants — le capital financier. Cette puissance, qui est identique à l'impérialisme, unit en un seul bloc tous les capitalistes et avec eux les petits-bourgeois et paysans.

Cependant il vous reste encore quelque chose à répondre. Vous dites : « Il y a des divisions entre les partis ouvriers et les partis bourgeois. Et de celles-ci nous pouvons profiter. » Cela est exact.

Il faut d'abord avouer que ces différends entre social-démocrates et bourgeois étaient réduits à presque rien au cours de la guerre et de la révolution, qu'ils ont ordinairement disparu ! Cela dit, il est et reste possible qu'il en existe. Et peut-être qu'il s'en forme encore. Nous devons donc en parler. D'autant plus que vous invoquez ici le gouvernement anglais « purement » ouvrier Thomas-Henderson-Clynes, etc., contre Sylvia Pankhurst en Angleterre, et le gouvernement éventuel « pu-

rement socialiste » de Ebert-Scheidemann-Noske-Hilferding-Crispien-Cohn contre le parti communiste ouvrier allemand (\*).

Vous dites que votre tactique, qui met en valeur devant les prolétaires ces gouvernements ouvriers et les incite à aider à leur formation, est la tactique claire et avantageuse, tandis que la nôtre, qui s'oppose à leur formation, est la tactique nuisible.

Non, camarade ! Notre position en face de l'éventualité d'un gouvernement « purement » ouvrier, et du cas où entre les partis ouvriers et bourgeois, la fissure s'élargit en fente, est, elle aussi, très claire et avantageuse pour la révolution.

Il est possible que nous laissons subsister un tel gouvernement pendant une certaine période. Cela peut être nécessaire, constituer un progrès du mouvement. Dans ce cas, s'il ne nous est pas encore possible d'aller plus loin, nous le laisserons subsister, nous le critiquerons avec le maximum de sévérité, et nous le renverserons pour un gouvernement communiste dès que nous pourrons. Mais nous ne coopérerons pas à l'établir par l'action parlementaire et électorale, nous autres, dans l'Ouest-Europe, et en pleine révolution.

---

(\*) Il se pose encore la question de savoir si cette étape des gouvernements « purement » ouvriers doit intervenir chez nous. Ici vous vous laissez peut-être induire de nouveau en erreur par l'exemple russe (Kérénsky). Dans ce qui suit, je démontrerai que lors même que cette étape se présente, comme pendant les journées de mars en Allemagne, il n'y a quand même pas lieu de soutenir le gouvernement « purement » socialiste.



Nous ne coopérons pas à cela parce qu'en Europe occidentale, les ouvriers sont tout seuls dans la révolution. C'est pourquoi **tout**, vous entendez bien, **tout**, dépend ici **de leur volonté d'action**, et de **leur clarté de tête**. Or votre tactique, ce compromis en faveur des Scheidemann, des Henderson des Crispian, et de tels ou tels de vos propres partisans — que ce soit un indépendant anglais, un communiste opportuniste du Spartakusbund ou un membre du British Socialist Party (parti socialiste anglais) — votre tactique dans le parlement, et en dehors du parlement, n'est bonne qu'à troubler les têtes des ouvriers en leur faisant élire quelqu'un dont ils savent d'avance qu'il est un fourbe ; au lieu que notre tactique les éclaire en leur désignant l'ennemi comme ennemi. C'est pourquoi en Ouest-Europe, dans notre situation, nous adoptons cette tactique et nous repoussons la vôtre, même si nous devions, à cause de cela, passer dans l'illégalité, perdre une représentation au parlement et sacrifier une fois la possibilité d'y utiliser les « divisions » (au parlement ?!).

Votre conseil est encore un de ces conseils qui apportent l'obscurité et déterminent des illusions.

Mais alors, et les membres des partis social-démocrates ? des **Indépendants ?** du **Labour Party ?** de l'**Indépendant Labour Party ?** Ne faut-il pas tâcher de les gagner à nous ?

Et bien, les ouvriers et les adhérents petits-bourgeois de ces partis nous, la « gauche », nous entendons les gagner (en Ouest-Europe) par notre propagande, nos réunions et notre presse ; et mieux encore par notre exemple, nos mots d'ordre et notre action dans les entreprises. Ceci dans le cours de la révolution. Ceux qui ne seront pas ga-

gnés de cette manière, par notre presse, par l'action, par la révolution sont perdus d'avance, de toute façon et n'ont qu'à aller au diable.

Ces partis social-démocrates, partis indépendants, partis travaillistes et analogues d'Angleterre et d'Allemagne se composent d'ouvriers et de petits-bourgeois. Nous pouvons, le temps aidant, faire venir à nous les premiers, gagner petit à petit tous les ouvriers. Mais nous n'aurons qu'un nombre restreint de petits-bourgeois, et les petits-bourgeois, à l'inverse des petits-paysans, n'ont pas grande importance économique. Les quelques-uns qui viendront à nous, auront été conquis par notre propagande, etc... Mais le plus grand nombre, — c'est sur lui surtout que s'appuient Noske et consorts, est partie intégrante du capitalisme et se serre de **plus en plus autour de lui à mesure que la révolution avance**.

Sommes-nous coupés des partis ouvriers, des indépendants, des social-démocrates, du Labour Party, etc., avons-nous brisé le contact avec eux parce que nous ne les soutenons pas aux élections ? Au contraire, nous cherchons à établir le contact avec ces partis aussi souvent que possible. A chaque occasion nous les appelons à l'action commune : à la grève, au boycott, à l'insurrection, aux combats de rue et surtout aux conseils ouvriers, aux organisations d'entreprise. Nous les cherchons partout. Seulement plus comme avant sur le terrain parlementaire. Cela appartient, en Europe occidentale, à une époque passée. Nous les cherchons à l'atelier, dans les organisations et dans la rue. C'est là qu'on peut, aujourd'hui les joindre, c'est là que nous gagnons à nous les ouvriers. Telle est la nouvelle pratique, qui succède



à la pratique social-démocrate. C'est la pratique communiste.

Vous, camarades, vous prétendez pousser les social-démocrates, les indépendants et autres au parlement et au gouvernement, pour montrer que ce sont des fourbes. Vous voulez utiliser le parlement pour montrer qu'il n'est bon à rien.

Chacun sa manière : vous prenez les ouvriers d'une manière pleine de malice. Vous les poussez vers le nœud coulant et vous les laissez pendre. Notre manière à nous, c'est de les aider à éviter la corde. Nous le faisons parce qu'ici, cela nous est possible. Vous suivez la tactique des peuples paysans, nous celle des peuples industriels. Il n'y a là dedans ni ironie, ni moquerie. Je veux bien que cette voie ait été la bonne, chez vous. Seulement vous ne devez pas nous imposer — soit dans les petites questions, soit dans les grandes, comme celles des syndicats et du parlementarisme — d'appliquer ce qui est bon en Russie, mais désastreux ici.

Je dois enfin vous faire encore une remarque : Vous dites et vous soutenez en mainte occasion que la révolution en Europe occidentale est impossible tant que les classes inférieures proches du prolétariat n'auront pas été suffisamment ébranlées, neutralisées ou gagnées. Comme j'ai démontré maintenant qu'elles ne peuvent pas être ébranlées, neutralisées ou gagnées dans la première phase de la révolution, celle-ci serait impossible, en admettant ce que vous avancez pour exact. (Cette remarque m'a déjà été adressée de votre côté, entre autres par le camarade Zinoviev). Heureusement votre affirmation dans cette question d'une extrême importance — dans cette

alternative qui décide de la révolution — ne repose sur rien. Elle prouve seulement une fois de plus que vous voyez tout avec des yeux de l'Est-Europe. Je montrerai cela dans le dernier chapitre.

Ainsi, je crois avoir prouvé que votre deuxième argument en faveur du parlementarisme relève pour la majeure partie de la duperie opportuniste — qu'à ce point de vue aussi le parlementarisme doit être remplacé par une autre forme de lutte, dépourvue de tels inconvénients et présentant de plus grands avantages.

Car j'admets qu'en la matière votre tactique puisse avoir quelques avantages. Le gouvernement ouvrier peut apporter quelque chose de bon, et même une plus grande clarté. En régime illégal aussi, votre tactique peut être avantageuse. Nous reconnaissons cela. Mais de même que nous disions jadis aux révisionnistes et aux réformistes : « Nous mettons le développement de la conscience propre des ouvriers au-dessus de tout, même au-dessus de moindres avantages. » Nous vous disons aujourd'hui, à vous Lénine, et à vos camarades de la droite : « Nous mettons au-dessus de tout **la croissance des masses dans la volonté d'action.** » C'est à ce but, comme naguère à l'autre, que tout doit servir en Europe occidentale. Et nous allons bien voir qui a raison, la « gauche »... ou Lénine ! Je n'en doute pas un instant. Nous viendrons à bout de vous, et en même temps de Troelstra, Henderson, Renaudel et Legien.

J'arrive à présent à votre troisième argument : les exemples russes. Vous les citez à plusieurs reprises (pages 1 à 9, ils reviennent continuellement). Je les ai admirés jadis. J'ai toujours été avec vous, à partir de 1903. Même quand je ne



connaissais pas encore vos mobiles exacts — lorsque les relations étaient coupées, comme à la paix de Brest-Litovsk, je vous défendais avec vos propres arguments. Votre tactique fut certainement remarquable en ce qui concerne la Russie, et c'est par elle que les Russes ont obtenu la victoire. Mais est-ce que cela prouve quelques chose pour l'Ouest-Europe ? Rien, ou très peu de choses, à mon avis. Nous sommes d'accord en ce qui concerne les soviets, la dictature du prolétariat, comme moyens pour la révolution et l'édification. De même, votre tactique vis-à-vis de l'étranger a été — du moins jusqu'à présent — un exemple pour nous. Mais il en est autrement de votre tactique pour les pays ouest-européens. Et cela est tout naturel.

Comment la tactique en Europe orientale et en Occident pourrait-elle être la même ? La Russie est un pays pourvu d'une agriculture tout-à-fait prépondérante, d'un capitalisme industriel qui n'est qu'en partie hautement développé et reste très petit relativement à l'ensemble. Encore était-il nourri en grande partie par le capital étranger. En Ouest-Europe, surtout en Allemagne et en Angleterre, c'est précisément le contraire. Chez vous : vieilles formes du capital subsistant sur la base du capital usurier. Chez nous : prépondérance presque exclusive du capital financier hautement développé. Chez vous : résidus formidables des temps féodaux et pré-féodaux, vestiges même de l'époque des tribus et de la barbarie. Chez nous, surtout en Angleterre et en Allemagne : un ensemble, agriculture, commerce, transports, industrie, dirigé par le capitalisme le plus avancé. Chez vous : restes énormes du servage,

paysans pauvres, classe rurale moyenne paupérisée. Chez nous : relations des paysans pauvres eux-mêmes avec la production moderne, transport, technique et échanges ; classes moyennes de la ville et de la campagne, — même les plus basses couches. — en contact direct avec les grands capitalistes.

Vous avez encore des classes avec lesquelles le prolétariat montant peut se lier. L'existence seule de ces classes est déjà une aide. Et naturellement la même chose est vraie sur le terrain des partis politiques. Chez nous, rien de tout cela.

La suite naturelle de ces différences, c'est que le compromis, la pactisation dans toutes les directions telle que vous la décrivez d'une façon si saisissante, l'utilisation des divisions jusqu'entre libéraux et agrariens, avaient leur valeur chez vous. Chez nous, ces manœuvres sont impossibles. De là la différence dans la tactique à l'Est et à l'Ouest. Notre tactique s'adapte à nos conditions. Elle est aussi bonne ici que la vôtre là-bas.

Je trouve vos exemples russes surtout aux pages 12, 13, 26, 37, 40, 51 et 52. Quelle que soit la signification de ces exemples pour la question syndicale russe (page 27), ils n'en ont aucune pour la même question en Ouest-Europe, parce qu'ici le prolétariat a besoin d'armes beaucoup plus fortes. En ce qui concerne le parlementarisme, vos exemples — ou bien sont tirés d'une époque où la révolution n'était pas là (par exemple pages 16, 26, 41, 51) et ceux-ci n'ont pas d'importance pour la question que nous traitons ici — ou bien ils sont tellement différents de notre situation, étant donné que vous pouviez vous servir des partis petit-paysans et petit-bourgeois,



qu'ils ne peuvent nullement trouver ici leur application (pages 12, 37, 40, 41, 51).

Il me semble, camarade, que la fausseté totale de votre jugement — que celle de votre livre, que celle de la tactique que mène l'Exécutif de Moscou, en accord avec vous — résultent seulement de ce que vous ne connaissez pas suffisamment notre situation, ou, pour mieux dire, que vous ne tirez pas les conclusions justes de vos connaissances, et que vous les jugez trop du point de vue russe.

Mais il faut en conclure, et cela doit être répété ici avec toute la netteté possible — car le salut ou le malheur du prolétariat occidental, du prolétariat mondial et de la révolution mondiale en dépend — **que ni vous, ni l'exécutif de Moscou n'êtes en état de mener la révolution ouest-européenne et, par conséquent la révolution mondiale, si vous persistez dans cette tactique.**

Vous demandez : ne pouvez-vous donc pas même former une fraction parlementaire, vous qui voulez transformer le monde ?

Nous répondons : Ce livre, votre livre, est déjà une preuve que celui qui s'attache à une pareille chose, mène aussitôt le mouvement ouvrier sur une voie fautive, qu'il le mène à sa perte.

Votre livre fait croire aux ouvriers de l'Europe occidentale des fantasmagories, des choses impossibles : il leur fait croire aux compromis avec les bourgeois dans la révolution.

Il leur présente quelque chose qui n'existe pas : les divisions des bourgeois occidentaux dans la révolution. Il leur fait croire qu'un compromis avec les social-patriotes et les éléments hésitants (?) du parlement peut apporter quelque

chose de bon, alors qu'il n'apporte à peu près que des désastres.

Votre livre ramène le prolétariat ouest-européen dans le marais, dont, avec la plus grande peine, sans être vraiment sorti, il commence tout de même à sortir.

Il nous ramène dans le marais où Scheidemann, Renaudel, Kautsky, Macdonald, Longuet, Vandervelde, Branting et Troelstra nous avait conduits. (Cela ne peut que faire éclater chez eux une grande joie, comme aussi chez les bourgeois qui y comprendront quelque chose). **Un tel livre est pour le prolétariat communiste révolutionnaire ce que le livre de Bernstein fut pour le prolétariat pré-révolutionnaire. C'est votre premier livre qui ne soit pas bon ; mais pour l'Europe occidentale, il n'en peut exister de pire.**

Nous, les camarades de la « gauche », nous avons à nous resserrer fortement, à reprendre tout par la base et à exercer la critique la plus sévère contre tous ceux qui, dans la III<sup>e</sup> Internationale, ne montrent pas le bon chemin.

Si je tire maintenant la conclusion de toutes ces explications sur le parlementarisme, elle doit se formuler ainsi : vos trois arguments pour le parlementarisme ne signifient que peu de chose ou sont totalement faux. Sur ce point comme dans la question syndicale, votre tactique est néfaste pour le prolétariat.



### L'OPPORTUNISME DANS LA TROISIEME INTERNATIONALE

La question de l'opportunisme dans nos propres rangs est d'une si grande importance que je veux en parler encore plus en détail.

Camarade, du fait de la création de la troisième Internationale, l'opportunisme n'a pas été tué ; pas même chez nous. C'est ce que nous constatons déjà dans tous les partis communistes, dans tous les pays. En effet, il y aurait là un miracle et une contradiction à toutes les lois de l'évolution, si ce dont est morte la deuxième Internationale ne lui survivait pas dans la troisième !

Au contraire : de même que la lutte entre la social-démocratie et l'anarchisme fut la base profonde de la deuxième Internationale, la lutte entre l'opportunisme et le marxisme révolutionnaire sera celle de la troisième.

Aussi verrons-nous de nouveau dès maintenant des communistes aller au parlement pour devenir des chefs, et soutenir les syndicats et les partis travaillistes pour avoir des voix aux élections. Au lieu que les partis soient faits pour le communisme, le communisme sera fait pour les partis. L'usage s'établira à nouveau de mauvais compromis parlementaires avec les social-patriotes et les bourgeois, étant donné que la révolution en Europe occidentale sera une révolution lente. La liberté de parole sera supprimée et de bons communistes seront exclus. Bref, les pratiques de la deuxième Internationale revivront.

Contre cela, la « gauche » doit se dresser et être prête à lutter comme elle l'a déjà fait dans la deuxième Internationale. Elle doit être soutenue dans cette tâche par tous les marxistes et révolutionnaires, même si ceux-ci estiment qu'elle a tort sur des points particuliers. Car l'opportunisme est notre plus dangereux ennemi. Non seulement à l'extérieur, comme vous le dites (p. 13), mais dans nos rangs.

Lorsque l'opportunisme s'introduit de nouveau avec ses suites désastreuses pour la conscience et la force du prolétariat, c'est là un danger mille fois pire que lorsque la gauche se montre trop radicale. La gauche, même quand elle va trop loin pour une fois, reste toujours révolutionnaire. Elle peut changer sa tactique en constatant que cette tactique n'est pas juste. La droite opportuniste est vouée à devenir **de plus en plus opportuniste**, à s'enfoncer de plus en plus dans le marais, et à causer toujours davantage la perte des ouvriers. Nous n'avons pas appris cela pour rien au cours d'une lutte de vingt-cinq ans.

L'opportunisme est la perte du mouvement ouvrier, la mort de la révolution. C'est à cause de l'opportunisme qu'est survenu tout le mal : le réformisme, la guerre, la défaite et la mort de la révolution en Hongrie et en Allemagne. L'opportunisme est la cause de notre anéantissement. Et il est présent dans la troisième Internationale...

Pourquoi employer beaucoup de paroles ? Regardez autour de vous, camarade. Hélas, regardez en vous-même. Regardez dans le comité exécutif ! Regardez dans tous les pays de l'Europe !

Lisez le journal du parti socialiste anglais ( British Socialist Party ), qui est maintenant le



journal du parti communiste. Lisez dix, vingt numéros de ce journal. Voyez cette critique débile des syndicats, du Labour-Party, des membres du parlement — et comparez avec un journal de la « gauche ». Comparez le journal de l'organisation qui adhère au Labour-Party, avec celui des adversaires du Labour-Party, et vous constaterez que l'opportunisme envahit par grandes masses la troisième Internationale. Tout cela ne sert qu'à acquérir de nouveau de la puissance au parlement (grâce au soutien des ouvriers contre-révolutionnaires) ...c'est-à-dire de la puissance à la manière de la deuxième Internationale ! Songez aussi que le parti socialiste indépendant d'Allemagne viendra bientôt frapper à la porte de la troisième Internationale, et bientôt aussi d'autres partis du centre, aussi nombreux que lui ! Croyez-vous que si vous forcez ces partis à exclure Kautsky, etc..., chacun de ces traîtres ne sera pas remplacé par des masses de traîtres semblables, chaque opportuniste expulsé, par dix mille opportunistes ? Toutes ces mesures d'exclusion sont enfantines. Une masse innombrable d'opportunistes s'approche (\*). Que sera-ce après que vous leur aurez tendu cette brochure, votre brochure ?

Regardez du côté du parti communiste hollandais, vers ceux qu'on appelait, dans le temps, les Bolchéviques de l'Ouest-Europe. Vous pourrez lire dans une brochure sur le parti hollandais comment il est complètement corrompu déjà par l'opportunisme social-démocrate.

(\*) En une seule journée (au Congrès de Halle) il y a eu une armée de 500.000 nouveaux adhérents, embrigadés par des chefs dont vous avez dit vous-même récemment : « Ils sont pires que des Scheidemann. »

Pendant la guerre, après la guerre et récemment encore, il s'est abandonné à l'Entente. Lui qui était si clair autrefois, est devenu un exemple d'équivoque et de tromperie.

Mais regardez donc en Allemagne, camarade, dans le pays où la révolution a éclaté ! Là habite et croît l'opportunisme. Nous avons appris avec étonnement comment vous avez soutenu l'attitude du parti communiste allemand (K. P. D.) pendant les journées de mars. Heureusement nous avons compris, d'après votre brochure, que vous ne connaissiez pas le cours des événements. Vous avez bien admis l'attitude de la centrale du K. P. D., qui offrait une opposition loyale à Ebert, Scheidemann, Hilferding et Crispin, mais vous ne saviez évidemment pas encore, quand vous avez écrit la brochure, qu'au moment même où cela se produisait, Ebert rassemblait des troupes contre le prolétariat allemand, qu'à ce moment la grève des masses était encore générale dans de grandes parties de l'Allemagne, que, dans leur grande majorité, les masses communistes étaient prêtes à mener la révolution, sinon à la victoire immédiate (qui était peut-être impossible), du moins à un accroissement de sa puissance.

Mais pendant que les masses poursuivaient la révolution par des grèves et par l'insurrection armée (rien n'a jamais été plus formidable et plus chargé d'espoir que l'insurrection dans la Ruhr et la grève générale), les chefs offraient des compromis parlementaires ! Ainsi, ils soutenaient Ebert contre la révolution dans la Ruhr. Et s'il y a jamais eu un exemple montrant combien l'usage du parlementarisme pendant la révolution est une chose **maudite** en Europe occidentale,



c'est bien celui-là. Voyez-vous, camarade : l'opportunisme parlementaire, le compromis avec les social-patriotes et les indépendants, voilà ce que nous ne voulons pas, et voilà ce que vous mettez en route !

Hélas, camarade, que sont devenus, **maintenant déjà**, les conseils d'entreprise en Allemagne ? Vous et l'exécutif de la troisième Internationale avez conseillé aux communistes d'entrer avec toutes les autres tendances dans les syndicats afin d'en obtenir la direction grâce à votre influence dans les conseils d'usines. Et que s'est-il produit ? Le contraire.

La centrale des conseils d'entreprise est devenue déjà à peu de chose près un instrument des syndicats. Le syndicat est une pieuvre qui étouffe toute chose vivante qui vient à sa portée.

Camarade, lisez et renseignez-vous par vous-même sur tout ce qui arrive en Allemagne et en Ouest-Europe. J'ai tout espoir que vous viendrez de notre côté, et même que l'expérience amènera la troisième Internationale à notre tactique.

Dans le cas contraire, alors que l'opportunisme va si vite en Allemagne, de quel train n'ira-t-il pas en France et en Angleterre ?

Voyez-vous, camarade, tels sont les chefs dont nous ne voulons pas. Telle est l'unité de masses et de chefs dont nous ne voulons pas. Telle est la discipline de fer, l'obéissance militaire, la servitude de cadavre dont nous ne voulons pas.

Qu'un mot soit dit ici au comité exécutif et particulièrement à Radek. Le comité exécutif a eu le culot d'exiger du K. A. P. D. (Parti communiste ouvrier allemand) l'exclusion de Wolf-

heim et de Laufenberg, au lieu de le laisser lui-même juge de la question. Il a reçu le K. A. P. D. avec des menaces, et les partis du centre, comme le parti socialiste indépendant (U. S. P. D.), avec des flatteries. Il n'a jamais exigé du parti italien de jeter dehors ses social-patriotes. Il n'a jamais exigé du parti allemand de jeter à la porte la centrale qui, par ses tractations s'est rendue solidaire de la fusillade des communistes dans la Ruhr. Il n'a pas exigé du parti hollandais d'expulser Wynkoop et Van Ravestyn, qui ont offert des bateaux à l'Entente pendant la guerre... (Non pas que je réclame l'exclusion de ces camarades ! je pense que d'honnêtes camarades se sont trompés seulement en raison des terribles difficultés que présente le commencement et le développement de la révolution ouest-européenne. Nous, comme tout le monde, nous commettons beaucoup de grandes fautes). D'ailleurs ces exclusions ne serviraient à rien, au point où en est cette Internationale.

Je fais remarquer cela simplement pour montrer encore par un autre exemple à quel point l'opportunisme fait rage déjà dans nos propres rangs. Car la centrale de Moscou n'a commis cette injustice vis-à-vis du K. A. P. D. que parce qu'elle ne voulait pas, vu sa tactique mondiale opportuniste, des vrais révolutionnaires, mais se tournait au contraire vers les indépendants et autres opportunistes. Elle a joué intentionnellement cette carte de Wollheim et de Laufenberg contre le K. A. P. D., bien que le K. A. P. D. fut en désaccord avec la tactique « national-bolchéviste » de ces deux leaders, et seulement pour les mobiles opportunistes les plus misérables. Il s'agit pour



elle de rassembler aussi bien les syndicats que les partis politiques pour avoir des masses avant tout, qu'elles soient communistes ou non.

Deux autres actions de la troisième Internationale montrent également avec clarté dans quel sens elle se dirige. La première est la destitution du bureau d'Amsterdam, le **seul** groupe de marxistes et théoriciens révolutionnaires en Ouest-Europe, qui n'ait jamais vacillé. La deuxième est le traitement infligé au K. A. P. D., le **seul** parti en Europe occidentale qui, comme organisation, comme tout, à partir de sa création jusqu'à présent, ait toujours mené la révolution dans le sens où elle doit être menée. Pendant que les partis du centre, les indépendants, les centristes français et anglais, traîtres éternels à la révolution, ont été amadoués par tous les moyens, le K. A. P. D., le parti vraiment révolutionnaire, a été traité en ennemi. Ce sont là de mauvais signes, camarade.

En résumé : la deuxième Internationale opportuniste se survit ou revit **parmi nous**. Et l'opportunisme mène au néant. Parce qu'il y mène, parce qu'il existe parmi nous, fort, très fort, plus fort que je ne l'avais jamais imaginé, la « gauche » doit être là. Même si les autres bonnes raisons pour son existence n'étaient pas valables, elle devrait être là comme opposition, comme contre-poids à l'opportunisme.

## V.

## CONCLUSION

Il me reste à dire quelque chose à propos de votre dernier chapitre « Conclusions finales », le plus important peut-être de votre livre. Je l'ai lu de nouveau, me reportant avec enthousiasme à la révolution russe. Mais à chaque pas et sans cesse de nouveau, j'ai dû me répéter : Cette tactique, si brillante en Russie, ne vaut rien ici ; elle mène à la défaite.

Vous nous expliquez là, camarade (page 68 à 74) qu'à un stade donné du développement, il nous faut gagner les masses par millions et par dizaines de millions. Alors, la propagande pour le communisme « pur » qui a groupé et éduqué l'avant-garde devient insuffisante. Désormais, il s'agit... — et voici qu'à cet endroit réapparaissent vos méthodes opportunistes déjà combattues plus haut : l'utilisation des « divisions », des éléments petit-bourgeois, etc...

Camarade, ce chapitre aussi est faux dans son entier. Vous raisonnez comme Russe, non comme communiste international connaissant le vrai capitalisme, le capitalisme occidental.

Presque chaque mot de ce chapitre, admirable pour la connaissance de votre révolution, tombe à faux lorsqu'il s'agit du capitalisme hautement industrialisé, du capitalisme des trusts et des monopoles. C'est ce que je veux démontrer à présent. D'abord dans les petites choses.

Vous écrivez au sujet d'un communisme en Ouest-Europe : « L'avant-garde du prolétariat occidental est déjà gagnée » (page 70). Voilà qui



est faux, camarade! « Le temps de la propagande est révolu » page 69). C'est une contre-vérité! « L'élite prolétarienne est acquise à nos idées ». Erreur complète, camarade, et qui a même nature et même origine que ceci, lu récemment chez Boukharine : « Le capitalisme anglais a fait banqueroute ». J'ai trouvé aussi chez Radek de pareilles phantasmes qui ressortissent de l'astrologie bien plus que de l'astronomie. Rien de tout cela n'est vrai. Sauf en Allemagne, il n'existe nulle part une avant-garde véritable. Il n'en existe en tout cas, ni en Angleterre, ni en France, ni en Belgique, ni en Hollande, ni — si j'en crois mes informations — dans la plupart des pays scandinaves. Il n'existe que quelques éclaireurs encore en désaccord sur la voie à suivre. C'est une illusion fatale que de croire : « Le temps de la propagande est passé ».

Non, camarade, ce temps-là commence à peine pour l'Europe occidentale. Nous manquons partout d'un noyau solide.

Or ce qu'il nous faut absolument ici, c'est justement un noyau aussi résistant que l'acier, aussi pur que le cristal. Et c'est par là qu'il faut commencer, c'est là-dessus qu'il faut bâtir une grande organisation. Nous en sommes ici à ce point de vue au même stade que vous autres en 1903, et même un peu auparavant, dans la période de l'Iskra. Camarade, la situation, les conditions objectives sont beaucoup plus mûres que notre mouvement lui-même, mais raison de plus pour ne pas nous laisser entraîner sans assurer l'indispensable.

Si nous autres en Ouest-Europe, partis communistes d'Angleterre, de France, de Belgique, de Hollande, des Pays Scandinaves, de l'Italie, etc.,

et même parti communiste-ouvrier d'Allemagne, nous avons le devoir de nous renfermer pour un temps encore dans le petit nombre, ce n'est pas parce que nous éprouvons pour cette situation une prédilection particulière, mais parce que nous devons en passer par là pour devenir forts.

Une secte, alors? dira le Comité Exécutif... — Parfaitement, une secte, si vous entendez par là le noyau initial d'un mouvement qui prétend à la conquête du monde!

Camarade, votre mouvement des Bolcheviks a été aussi jadis une petite chose de rien du tout. Et du fait qu'il était petit, qu'il était restreint et voulait l'être, il s'est gardé pur pendant un temps assez long. C'est à cette condition, à cette seule condition qu'il est devenu puissant. C'est ce que nous voulons faire aussi.

Nous touchons là à une question extrêmement importante, d'où dépend non seulement la révolution ouest-européenne, mais aussi la révolution russe. Soyez prudent, camarade! Vous savez que Napoléon, lorsqu'il a tenté de répandre le capitalisme moderne sur l'Europe s'est finalement cassé le nez et a fait place à la réaction — lorsqu'il en est arrivé au point où non seulement il avait à faire à trop de moyen-âge, mais surtout à trop peu de capitalisme encore.

Ainsi vos affirmations secondaires citées plus haut sont fausses. J'en viens maintenant aux capitales, à ce qui est plus important que tout; d'après vous le moment maintenant est venu, laissant la propagande pour le communisme « pur », de marcher à la conquête des masses par la tactique opportuniste que vous décrivez. Camarade, même si vous aviez raison dans les affirmations secondai-



res et que les partis communistes fussent vraiment parvenus ici à une force suffisante, il n'en resterait pas moins vrai que cette dernière prétention est fautive depuis A jusqu'à Z.

La propagande purement communiste, pour un communisme renouvelé, est ici chose indispensable — comme je l'ai déjà souvent répété — depuis le début jusqu'à la fin de la Révolution. En Europe occidentale ce sont **les ouvriers**, les ouvriers **seuls** qui doivent introduire le communisme. Ils n'ont rien à attendre (rien d'important) d'aucune autre classe jusqu'à la fin de la révolution.

Vous dites (page 72) : Le moment de la révolution est arrivé quand l'avant-garde est conquise et lorsque les conditions suivantes sont remplies : 1° Que toutes les forces de classe qui nous sont hostiles sont suffisamment prises dans la débacle, entraînées dans des querelles intestines, et affaiblies dans une lutte qui dépasse leurs forces. 2° Que tous les éléments intermédiaires, vacillants, incertains, c'est-à-dire la petite-bourgeoisie, la démocratie petite-bourgeoise etc., se sont suffisamment démasquées devant le peuple, se sont assez mises à nu par leur propre banqueroute.

Eh mais, camarade, ceci est russe ! Dans le délabrement du corps d'état russe, telles étaient les conditions de la révolution. Mais dans les états modernes du grand-capitalisme véritable, les conditions seront radicalement différentes. En face du communisme, les partis grand-bourgeois feront bloc, loin de tomber en désaccord, et la démocratie petite-bourgeoise se mettra à leur remorque.

Il n'en sera pas ainsi d'une manière absolue, mais assez généralement pour que cela détermine notre tactique.

Nous devons nous attendre en Ouest-Europe à une révolution, qui sera des deux côtés une lutte fermement résolue, et particulièrement bien organisée du côté bourgeois et petit-bourgeois. Cela m'est démontré par la pesanteur des formidables organisations où sont embrigadés le capitalisme et les ouvriers.

Et cela prouve que nous aussi, de notre côté, nous devons recourir aux meilleures armes, aux meilleures formes d'organisation, aux moyens de lutte les meilleurs et les plus forts — non pas aux plus insinuants !

C'est ici, non en Russie, qu'aura lieu le véritable duel entre le Capital et le Travail. Parce que c'est ici que se trouve le véritable capital.

Camarade, si vous pensez que j'exagère (sans doute par manie de clarté théorique), regardez donc vers l'Allemagne. Là se trouve un état totalement voué à la banqueroute, privé de tout espoir. Mais en même temps toutes les classes, grands et petits bourgeois, paysans riches et pauvres, tiennent bon toutes ensemble contre le communisme. Il en sera de même chez nous de tout part.

Certes, tout à la fin du développement de la révolution, quand la crise sévira de la manière la plus terrible, quand nous seront tout près de la victoire, alors peut-être se brisera l'unité des classes bourgeoises et nous verrons quelques fractions de la petite bourgeoisie et de la petite paysannerie se diriger vers nous. Mais à quoi bon envisager cela maintenant. **Et comme on peut vaincre seulement ainsi, la propagande du communisme « pur », à l'inverse de ce qui est vrai pour la Russie, est ici nécessaire jusqu'à la fin. . . . .**

Faute de cette propagande, où va le prolétariat



ouest-européen, et par conséquent aussi le prolétariat russe? A sa perte.

Celui donc qui veut ici, en Ouest-Europe, ainsi que vous faites, réaliser des compromis, des alliances avec les éléments bourgeois et petit-bourgeois, celui — en un mot, qui veut l'opportunisme, ici, en Ouest-Europe — celui-là poursuit des illusions au lieu de réalités, celui-là trompe le prolétariat, celui-là (je me sers du même mot que vous avez employé contre la Commission d'Amsterdam) est en cela **un traître** au prolétariat.

Et la même chose vaut pour tout l'Exécutif de Moscou.

En écrivant ces dernières pages, je reçois la nouvelle que l'Internationale vient d'adopter votre tactique et celle de l'Exécutif. Les délégués ouest-européens se sont laissés aveugler par l'éclat de la révolution russe. Eh bien, nous aurons donc à assumer aussi la lutte dans la Troisième Internationale.

Camarades, nous autres, c'est-à-dire vos vieux amis Pannekoek, Roland-Holst, Rutgers et moi — et vous n'en sauriez avoir de plus sincères — nous nous sommes demandés, quand nous avons pris connaissance de votre tactique ouest-européenne, ce qui pouvait bien l'avoir déterminée. Il y a eu des opinions très différentes. L'un disait : l'état économique de la Russie est si mauvais, qu'il lui faut avant tout la paix. A cause de cela le camarade Lénine veut rassembler en Europe une puissance aussi grande que possible : Indépendants, Labour Party, etc..., pour l'aider à avoir la paix. Un autre disait : il veut accélérer la révolution générale européenne. Il lui faut tout de suite la parti-

cipation de millions d'hommes. D'où son opportunisme.

Quant à mai, je crois, comme je l'ai dit alors, que vous méconnaissiez la situation européenne.

Quoi qu'il en soit, et quels que soient les raisons qui vous ont mené à l'adopter, vous irez à la plus terrible des défaites, et vous menerez le prolétariat à la plus terrible des défaites **si vous ne laissez pas tomber cette tactique-là.**

Car si ce que vous voulez, c'est sauver la **Russie** et la révolution russe, en même temps avec cette tactique vous rassemblez les éléments non-communistes. Vous les fondez avec nous, les vrais communistes, alors que nous n'avons pas même un noyau solide. Et c'est avec ce bric-à-brac de syndicats momifiés, joints à une masse de demi-communistes et de communistes à 20, à 10 et à 0 pour cent, dans laquelle nous n'avons pas même un bon noyau, que vous prétendez combattre contre le capital le plus hautement organisé du monde, à qui sont alliées toutes les classes non-prolétariennes? Il va de soi que dès qu'on en vient aux coups, le bric-à-brac dégringole et que la grande masse flanche.

Comprenez, camarade, qu'une défaite foudroyante du prolétariat allemand, par exemple, est le signal d'une attaque générale contre la Russie.

Si votre but est de faire **lci** la révolution, je vous préviens qu'avec cette bouillie de Labour Party et d'Indépendants, de centre français, de parti italien, etc... — et avec les syndicats — l'issue ne sera pas différente.

Les gouvernements n'auront même pas peur une fois d'un tel ramassis opportuniste.

Au contraire, si vous constituez des groupe-



ments radicalement communistes, solides intérieurement, solides même dans leur petit nombre, ces groupes-là feront peur aux gouvernements, car eux seuls sont capables dans la révolution d'entraîner les masses à de grandes actions; ainsi l'a démontré la Ligue Spartacus à ses débuts. Ces partislà obligeront les gouvernements de laisser tranquille la Russie, et à la fin, quand ils se seront formidablement accrus de la manière « pure », la victoire viendra. Cette tactique, notre tactique « gauchiste » est pour la Russie comme pour nous non pas seulement la meilleure, mais la **seule** voie de salut.

Quant à votre tactique, elle est russe. Elle était excellente dans un pays où une armée de millions de paysans pauvres était prête à vous suivre et où la classe moyenne déchuée ne faisait que vaciller d'un côté à l'autre. Ici, elle ne vaut rien.

Ici, je dois en finir avec votre affirmation, et celle de beaucoup de vos camarades de lutte, affirmation dont j'ai déjà parlé dans le chapitre 3, et suivant laquelle la Révolution occidentale ne peut commencer qu'après que les couches inférieures, démocratiques, du capitalisme auront été suffisamment ébranlées, neutralisées ou gagnées.

Cette affirmation dans une question de la plus haute importance pour la révolution prouve une fois de plus que vous voyez tout seulement du point de vue est-européen. Et ce point de vue est faux.

En effet, le prolétariat en Allemagne et en Angleterre dispose d'un tel potentiel numérique et organisatoire qu'il peut poursuivre la révolution, dans son début et dans son développement, même sans ces classes et contre elles. C'est ce qu'il doit

faire lorsqu'il est tombé au degré de souffrance qui est le sien en Allemagne. Et il le fera, **si seulement il trouve le chemin de la bonne tactique**, si seulement il base ses organisations sur les entreprises, et si seulement il rejette le parlementarisme. Si seulement il réalise de cette façon la puissance des ouvriers...

Nous, les « gauchistes », nous avons élu cette tactique, non seulement pour toutes les raisons qui précèdent mais surtout aussi parce que le prolétariat occidental — allemand et anglais en particulier — seul, concentré sur lui-même, quand il s'élève à la conscience, à l'unité, réalise une telle force, une puissance si formidable, que par cette voie **simple** sa victoire est possible. Le prolétariat russe, lui, a dû suivre des détours, parce qu'il était trop faible à lui seul, et il les suivit d'une façon si brillante, qu'elle a éclipsé tout ce que le prolétariat mondial avait pu faire jusque là. Mais le prolétariat ouest-européen peut vaincre par la route **droite et claire**.

Ainsi se trouve réfutée cette importante affirmation de vous et de vos compagnons de lutte.

Il reste maintenant à réfuter un argument que j'ai souvent trouvé sous la plume des communistes « droitiers » que j'ai recueilli de la bouche du chef syndical russe Losovsky, et qu'on trouve également chez vous : « La crise poussera les masses au communisme, même dans le cadre des mauvais syndicats et du parlementarisme ». Quelle ampleur aura la crise qui vient? Atteindra-t-elle en Angleterre et en France la même profondeur qu'aujourd'hui en Allemagne? Deuxièmement, cet argument (l'argument « mécaniste » de la deuxième internationale) a démontré sa faiblesse dans les six der-



nières années de la guerre. La misère en Allemagne était terrible dans les dernières années de la guerre. La révolution n'est pas venue. Elle fut plus terrible encore dans les années 1918 et 1919. La révolution n'a pas vaincu. La crise a été et reste terrible en Hongrie, Autriche, Balkans, Pologne. La révolution n'est pas venue ou n'a pas vaincu, même avec la proximité des armées russes. Enfin en troisième lieu l'argument se retourne contre vous-même, car si la crise signifie déjà la révolution, pourquoi ne pas tout de suite choisir la meilleure tactique, la tactique de gauche?

Mais l'exemple de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Bavière, de l'Autriche, de la Pologne et des Pays Balkaniques nous enseignent que la crise et la misère ne suffisent pas. La plus épouvantable crise économique est là, — et pourtant la révolution ne vient pas. Il doit y avoir encore un autre facteur qui amène la révolution à l'existence, et qui, s'il fait défaut, la laisse avorter ou échouer. **Ce facteur, c'est l'esprit de la masse.** Et c'est votre tactique, camarade, qui ne réveille pas suffisamment l'esprit de masse à l'existence, en Europe occidentale, qui ne le fortifie pas assez, qui le laisse dans l'état où il était. Au cours de cet écrit, j'ai démontré que le capital financier, le Trust, le Monopole, et l'état du type ouest-européen (et américain) qu'ils ont formé et qu'ils tiennent en dépendance, sont le lien unificateur de toutes les classes grand et petit-bourgeoises contre la révolution. Mais cette force ne se contentera pas d'unir la société et l'état contre la révolution. Le capital financier a introduit dans la classe ouvrière, au cours de la période écoulée, de la période d'évolution, son dressage, son unification et son organisation contre-

révolutionnaires. Et comment? Par les syndicats (qu'ils soient réformistes ou « syndicalistes »), et par les partis social-démocrates. En les obligeant à lutter seulement pour des améliorations, le capital a fait des syndicats et des partis ouvriers des puissances de conservation sociale, des soutiens de l'état, des forces contre-révolutionnaires. Syndicats et partis ouvriers, par la vertu du grand capitalisme, sont devenus des soutiens du capital. A part cela, ils sont composés d'ouvriers, presque de la majorité de la classe ouvrière, et comme la révolution ne peut pas être faite sans ces ouvriers, de telles organisations doivent d'abord être démolies pour que la révolution puisse réussir. Or comment les démolit-on? En révolutionnant leur esprit. Et comment cela est-il possible? En libérant au maximum l'esprit des membres et en lui rendant son indépendance, ce qui ne peut se faire qu'en supprimant les syndicats pour les organisations d'usines et les unions ouvrières, et en mettant fin au parlementarisme dans les partis ouvriers. Et cela, c'est justement ce que votre tactique empêche...

Certes : le capitalisme allemand, français, italien est en banqueroute. Ou plus exactement : c'est l'Etat capitaliste qui est en banqueroute. Les capitalistes tiennent bon, leur organisation économique et politique se renforce, et leurs profits, dividendes et nouveaux investissements sont même énormes. Mais ceci se produit seulement à travers l'augmentation de la circulation de papier émis par l'Etat. Si l'Etat allemand, français, italien tombe, alors s'effondrent aussi les capitalistes.

La crise s'approche avec sa nécessité de fer. Si les prix montent, avec eux montent les vagues de



grève; s'ils tombent, l'armée des chômeurs augmente. La misère s'accroît en Europe et la faim est en marche. Par-dessus le marché le monde est bourré de matières explosives nouvelles. Le conflit, la nouvelle révolution approchent. Mais quelle en sera l'issue? Le capitalisme est encore puissant. L'Allemagne, l'Italie, la France, l'Est-Europe, cela ne fait pas encore le monde. Et le capitalisme pour longtemps encore en Ouest-Europe, en Amérique du Nord, dans les Dominions britanniques, réalisera l'union de toutes les classes contre le prolétariat. La fin dépend donc dans une très large mesure de notre tactique et de notre organisation. Et votre tactique n'est pas juste.

Il n'y a ici en Ouest-Europe qu'une seule tactique : celle de la « gauche » qui dit la vérité au prolétariat et ne fait pas miroiter des illusions devant lui. Celle qui, même si cela doit durer un long temps, saura lui forger les armes les plus fortes, ou plutôt les seules armes valables : les organisations d'usines (et leur réunion en un tout organisé), et les noyaux — d'abord restreints, mais toujours purs et solides — des partis communistes. Celle qui saura, le moment venu, étendre ces deux organisations sur le prolétariat tout entier.

Il doit en être de la sorte, non parce que nous le voulons ainsi, nous, les « gauches », mais parce que les conditions de production, les rapports de classe l'exigent.

\*\*  
\*

Arrivé à la fin de mes explications, je veux les condenser en quelques formules d'ensemble, en quelques raccourcis capables d'être saisis d'un

seul regard, afin que les ouvriers voient tout ou ne peut plus clairement par eux-mêmes.

On peut tirer, je crois, un tableau clair des raisons de notre tactique et de cette tactique elle-même : Le capital financier domine le monde occidental. Il maintient idéologiquement et matériellement un prolétariat gigantesque dans l'esclavage le plus profond, et réalise l'union de toutes les classes grand et petit-bourgeoises. De là découle la nécessité pour ces masses géantes, de s'élever à l'activité propre. Ceci n'est possible qu'à travers les organisations d'usine et la suppression du parlementarisme — et dans la révolution.

En deuxième lieu, je vais confronter ici en quelques phrases, la tactique de la « gauche » et celle de la Troisième Internationale, afin que la différence entre l'une et l'autre ressorte avec une absolue clarté, et pour que les ouvriers ne perdent pas courage si votre tactique — comme il n'est que trop probable — les conduit aux pires défaites, mais qu'ils voient qu'il en existe encore une autre.

La Troisième Internationale croit que la révolution occidentale ira tout-à-fait d'après les lois et la tactique de la révolution russe.

La « gauche » croit que la révolution ouest-européenne produira et suivra ses propres lois.

La Troisième Internationale croit que la révolution ouest-européenne pourra conclure des compromis et des alliances avec des partis petit-paysans, petit-bourgeois, et même grand-bourgeois.

La « gauche » croit que c'est impossible.

La Troisième Internationale croit qu'il y aura en Ouest-Europe pendant la révolution des « divi-



sions » et des scissions entre les bourgeois, petit-bourgeois et petits-paysan.

La « gauche » croit que les bourgeois et petit-bourgeois formeront un front unique, à peu près jusqu'à la fin de la révolution.

La Troisième Internationale sous-estime la puissance du capital ouest-européen et nord-américain.

La « gauche » prend cette grande puissance pour base de sa tactique.

La Troisième Internationale méconnaît dans le grand capital, dans le capital financier la puissance unificatrice de toutes les classes bourgeoises.

La « gauche » prend cette puissance unificatrice pour base de sa tactique.

Comme la Troisième Internationale ne croit pas en l'isolement du prolétariat en Occident, elle laisse de côté le développement de la conscience du prolétariat — qui pourtant vit encore profondément sous l'influence de l'idéologie bourgeoise sur tous les terrains — et adopte une tactique qui entretient l'esclavage et la soumission devant les idées de la bourgeoisie.

La « gauche » choisit sa tactique en telle sorte de libérer avant tout l'esprit du prolétariat.

Comme la Troisième Internationale ne base pas sa tactique sur la nécessité de libérer les esprits, ni sur l'unité de tous les partis bourgeois et petit-bourgeois, mais au contraire sur des perspectives de compromis et de « divisions », elle laisse subsister les vieux syndicats et essaie de les faire entrer dans la Troisième Internationale.

Comme la « gauche » veut en premier lieu la libération des esprits, et qu'elle croit à l'unité des bourgeois, elle reconnaît que les syndicats doivent

être détruits et que le prolétariat a besoin de meilleures armes.

Pour les mêmes raisons que ci-dessus, la Troisième Internationale laisse subsister le parlementarisme.

La « gauche », pour les raisons déjà exposées, supprime le parlementarisme.

La Troisième Internationale conserve l'esclavage des masses dans l'état où il était sous la Seconde.

La « gauche » veut le renverser de fond en comble. Elle détruit le mal dans sa racine.

Comme la Troisième Internationale ne croit pas à la nécessité première de la libération des esprits en Occident, ni à l'unité de tous les bourgeois devant la révolution, elle rassemble les masses autour d'elle, sans demander de véritables communistes, et sans choisir sa tactique pour en faire, pourvu seulement qu'il y ait des masses.

La « gauche » veut former dans tous les pays des partis qui ne se composent que de communistes et détermine sa tactique d'après cela. Par l'exemple de ces partis, si petits qu'ils soient au début, elle veut faire des communistes avec la plus grande partie du prolétariat, autrement dit avec les masses.

La Troisième Internationale prend donc les masses comme moyen.

La « gauche », comme but.

A travers toute sa tactique (qui était fort juste en Russie), la Troisième Internationale mène une politique de chefs.

La « gauche » fait une politique de masses.

A travers toute sa tactique, la Troisième Inter-



nationale mène à sa perte la révolution ouest-européenne, et en premier lieu la révolution russe.

Tandis que la « gauche » conduit le prolétariat mondial à la victoire.

\*\*

Pour finir, afin de mettre mes appréciations sous une forme aussi brève et ramassée que possible devant les yeux des ouvriers, qui ont à acquérir une conception claire de la tactique, je les résumerai en quelques thèses.

**1. La tactique de la révolution occidentale doit être toute autre que celle de la révolution russe;**

**2. Car le prolétariat est ici tout seul;**

**3. Le prolétariat doit donc ici faire seul la révolution contre toutes les classes;**

**4. L'importance des masses prolétariennes est donc relativement plus grande, celle des chefs plus petite qu'en Russie;**

**5. Et le prolétariat doit avoir ici les toutes meilleures armes pour la révolution;**

**6. Comme les syndicats sont des armes défectueuses, il faut les supprimer ou les transformer radicalement, et mettre à la place des organisations d'entreprise, réunies dans une organisation générale;**

**7. Comme le prolétariat doit faire seul la révolution, et ne dispose d'aucune aide, il doit s'élever très haut en conscience et en courage. Et il est préférable de laisser de côté le parlementarisme dans la révolution.**

Salutations fraternelles,

**H. GORTER.** (1920).

## EN DEPOT A LA MEME LIBRAIRIE :

### Documents en français

<b>Plate-forme de l'opposition trotskiste</b> .....	2 —
<b>Documents de l'opposition trotskiste</b> .....	2 —
<b>Plate-forme de la gauche</b> (Bordiga 1925)	2 —
<b>A la veille de Thermidor</b> (groupe des 15)	2.50
Collection de <b>L'Ouvrier Communiste</b> contenant le texte de Gorter, des commentaires et des notes, ainsi que de nombreux documents et articles théoriques .....	3.50

### Documents en allemand

H. Gorter. — <b>Offener Brief an Lenin</b> .....	3 —
» — <b>Imperialismus, Weltkrieg und Sozialdemokratie</b> .....	8 —
» — <b>Der Historische Materialismus</b> .....	6 —
Die K. P. D. in eigenen Spiegel .....	7 —
Programm der Kom. Arb. Partei (K.A.P.D.)	2.50
Russland bewaffnet die Reichswehr .....	1 —
Gewerkschaft oder Allg. Arbeiter-Union...	1 —